

Jacques Jouet

**La seule fois
de l'amour**

**JACQUES
JOUET**

P.O.L

Extrait de la publication

La seule fois
de l'amour

Jacques Jouet

La seule fois
de l'amour

Roman

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

© P.O.L éditeur, 2012
ISBN : 978-2-8180-1474-5
www.pol-editeur.com

Au premier regard un peu appuyé qu'un garçon dirigea sur elle, Victoire sut qu'un jour ou l'autre il faudrait répondre et qu'elle ne pourrait le faire de façon banale. Pour marquer son temps sur la question de l'amour, il lui fallait un *projet*.

Cette nécessité venait de loin. À propos de corps et de garçons, Victoire avait toujours été chercheuse. C'était son but depuis l'enfance, son étonnement quand était né son petit frère Gaston. Ce fut son domaine de recherche quand on la poussa dans les études jusqu'au master : « Psycho-

sociologie des familles monoparentales à enfant unique et de sexe masculin ». À ce moment studieux, on la vit souvent dans des tête-à-tête avec des sujets toujours différents, le visage tendu très en avant au bout du cou, la curiosité montée sur les poings et les coudes, les yeux collés aux yeux des mâles, toujours des solitaires plus ou moins récents qui croyaient à leur chance. Or, cette attitude, qui pouvait apparaître comme un élément propitiatoire à la mutuelle dévoration, n'était jamais autre chose qu'une méthode un peu désespérée en vue d'accumuler des lumières sur la question obscure, une herméneutique. « Le meilleur moyen d'avoir l'air d'écouter, c'est d'écouter », disait le marquis de Custine. D'où que Victoire écoutait, studieuse, sans jamais s'assoupir ou penser à autre chose. À l'entendre, Victoire n'ambitionnait pas plus avant que la science. Elle avait toujours un crayon à la main et un

bloc-notes sous le poignet du même côté. Descendue de l'observatoire, elle dessinait avec minutie des camemberts remplis de statistiques.

Le père de Victoire n'était pas resté très longtemps à son poste conjugal. Il s'y trouvait trop à l'étroit. Ce n'était pas original. Victoire n'eut guère de passion pour sa famille, très féminine, par le fait, sauf Gaston, mais qui voulait à l'évidence être une femme.

Trois ans durant, au lycée de La Chapelle, Victoire avait été la confidente avide de celles de ses condisciples qui s'activaient sur le terrain du flirt. Elle n'aurait pas abandonné sa place pour un empire, mais, conjugué avec la lecture des romans de l'amour, le bilan de cette première enquête fut désastreux. Comment des filles, au départ assez peu sottes, pouvaient-elles aussi facilement le devenir? Victoire était tout à la fois dépassionnée et furieuse d'être

la trayeuse de larmes de ses amies perdues, héroïnes d'un universel féminin malheureux et angoissé.

Fatiguée des pleureuses passives qu'étaient sa mère ou ses amies, Victoire s'était peu à peu tournée vers les réactives, celles, toutes jeunes femmes déjà émancipées, qui relevaient leurs manches jusqu'aux coudes et rivalisaient d'imagination pour assurer par l'attaque leur défense anti-mâles. Au palmarès des troublants exploits, l'une avait lancé le contenu d'un flacon de parfum sur son amant marié qui voulait rester discret, l'autre avait renversé sur le sien une cocotte de moules tièdes bien chargées en échalotes. En échange, toutes les deux avaient reçu des coups : bien avancées. Caroline, une troisième, n'accordait préventivement ses faveurs à son chéri qu'au terme d'une fouille au corps, le féminin sien – fouille labiale exclusivement –, dans lequel, disait-elle (et c'était

la vérité vraie), elle avait caché une fève parmi les replis de sa chair de frangipane. Ainsi s'assurait-elle inmanquablement des égards attentifs loin de tout bâclage, loin de tout rabâchage encore puisqu'elle changeait à chaque fois de cachette et même de fève, dont elle exigeait que l'amant fit la collection. Il avait fallu trouver l'homme docile. Succès complet. Pour combien de temps? Élisabeth, une autre, prévenait les coups en frappant la première, ne faisant bouger par là qu'à peine les statistiques basses des hommes battus. La même Élisabeth avait pris encore d'autres devants en mettant en compétition deux soupirants jusqu'à exiger d'eux, entre eux, une sorte de combat de coqs, à mains nues mais bientôt sans pitié, avec la perverse intention d'accorder ses faveurs au vaincu, ce qu'elle fit effectivement. Les clients étaient deux frères, qu'elle avait su rendre ennemis, humiliant ainsi les deux à la fois et pour longtemps.

À l'opposé de ces originalités comiques ou barbares, une question brûlait : était-il décidément impossible de concevoir l'amour du côté de l'intelligence et du fair-play? Victoire, à Élisabeth :

– Une femme fatale est fatalement une imbécile!

– Je ne le crois pas.

– Tu ne te sens pas attirée par l'intelligence?

– L'intelligence aurait été de la bêtise, en l'occurrence, répondait Élisabeth, butée.

– Ton homme vient de te dire en face que le dernier mot de la femme n'est pas la ménagère mais la mégère, et ça ne te pousse pas au réexamen?

– Il le dit en rigolant et devant témoin! Ça n'a pas d'importance. D'ailleurs, qui te dit que c'est mon seul homme? Et toi, pourquoi tu n'as pas d'homme?

Après un long silence, Victoire répondit par un apologue :

– Je suis dans une prison, et j’ai la visite d’un rat. Le rat me dégoûte. Je deviens folle. Je fais si bien que je tue le rat et le jette dehors à travers les barreaux. Il vient bientôt deux rats. Je tue les deux rats et me débarrasse de leur dépouille par le soupirail en frissonnant de dégoût. Il en vient quatre, que je tue, alors il en vient huit, de plus en plus hostiles. Je suis perdue. Si j’avais seulement caressé le premier, il serait devenu mon compagnon, aurait défendu notre territoire, et je l’aurais aimé.

La copine sortie, Victoire sut, donc, qu’elle n’avait pas d’homme et que c’était à pleurer. Elle pleura une fois, pleura longuement à flots continus. Ce jour-là, Victoire pleura une fois pour toutes, pleura pour toute sa vie. D’être passée par ce flot, elle en vint à comprendre moins encore ses sœurs hystériques. Les domaines clairement séparés des hommes et des femmes lui semblaient donner foi au tracé de fron-

tières stupidement intouchables. Un amour fou, presque cinglé, devait pouvoir être décidé en conscience, il devenait alors brûlant d'un froid de glace et pareillement intact pour toutes les années qui étaient à vivre jusqu'à l'ultime incluse.

Un événement exemplifia tragiquement les façons qui ne devaient en aucun cas être les siennes sur le plan de l'amour. Victoire ne sut qu'être furieuse. Ariane sa « sœur » (c'était sa cousine en fait, mais qui était fille unique) eut vingt ans. Les deux jeunes filles étaient très proches, s'aidant à vivre l'une et l'autre. Pourtant Ariane eut un destin précoce, tombant sur un amour auquel elle ne s'était préparée qu'en termes de catastrophe personnelle. Elle avait en secret décidé que l'insatisfaction serait à jamais la plus forte et que le suicide était mieux qu'une tentation : la sortie idéale. Ariane, dont l'objet d'amour n'avait qu'une passion, la pêche au gros jusqu'à la consommation du poisson

frais grillé au feu de bois, se pendit avec un fil solide, nue dans le garage à bateaux, et ayant accroché à son joli corps des hameçons et des leurres qui lui avaient toujours semblé être les plus beaux bijoux du monde. Elle s'exposa morte, décorée de fausses sardines, faux rémoras qui pesaient bon poids de ferraille avec des plumes, piercings ultimes, petites choses mordantes, pendantes au corps qui pendait. Une œuvre de body art malsain, spectacle déchiré et déchirant pour le garçon qui en conçut seulement de la haine pour celle qui lui interdisait désormais l'exercice de sa passion, tout en teignant de mort tout souvenir de leurs approches. Le garage à bateaux ne fut pas mis en vente mais cédé pour un euro symbolique à la commune de Saint-Pol-de-Léon, et la collection de lignes aussi, et le bateau qui dansait sur les vagues et la gaffe qui avait agrippé tant de bonites, thons et autres dorades coryphènes au large de

Maurice et de la Réunion. Victoire eut une entrevue avec le garçon qui avait décroché de ses mains son Ariane et ravalait ses larmes en les cachant sous la rage.

– Je vous préviens, dit-il à Victoire, je n’irai pas à son enterrement.

– Oh, mais je n’ai pas l’intention d’y aller non plus.

– Pourquoi?

– Les suicidés, on devrait les condamner à mort. Et celles qui font ce genre de mise en scène macabre pour un public choisi doivent aller en enfer.

– Comment dit-on des citoyens qui ne vont pas voter le dimanche?

– On dit qu’ils vont à la pêche.

– Je ne pourrai pas aller à la pêche. Je ne pourrai plus. Savez-vous quel a été mon premier repas après son suicide? J’ai acheté au supermarché un « délice de surimi saveur langouste, préparation à base de chair de poisson, merlan bleu ». Il est impossible

d'imaginer quelque chose de plus immonde. C'est présenté dans une coque en plastique, autrement dit un moule qui imite le relief d'un dos de langouste, mais c'est de la purée de chair de poisson avec stabilisants, sorbitol de maïs et de blé, polyphosphates, blanc d'œuf en poudre réhydraté, exhausteur de goût et colorant extrait de paprika, à consommer jusqu'au..., à consommer dans les trois jours après l'ouverture... c'est écrit dessus. Ça m'a bien aidé à me sortir du poisson. Mais il faut tout de même faire quelque chose de particulier.

– Et la souffrance ?

– Je veux bien la considérer.

– Ce chat, par exemple, qui s'est blessé en tombant du cinquième étage, c'est plus courant qu'on ne pense, ce n'est pas une personne, pas un être humain, bien sûr, mais c'est un être. Et pourtant il souffre. Pourquoi sa souffrance, voire sa mort, me serait-elle indifférente ?

– Si tu devais choisir entre ce chat à sauver, le tien, et un enfant que tu ne connais pas?

– La casuistique est une chose idiote. Nique ta mère ou la justice, comme disait l'autre... Qui ou quelle circonstance concrète pourrait bien me demander de choisir?... Je ne réponds pas à ce genre de choix.

– Pourtant, vivre, c'est souvent choisir.

– Parfois.

– Dans mes décisions de vie à moi, dit-il, ça va beaucoup mieux depuis le jour où j'ai résolu, devant un choix, de prendre toujours le côté de l'alternative apparemment le pire. Je m'en suis toujours bien porté. Exemple, nous sommes deux, nous arrivons à l'hôtel. Qui veut la chambre la plus grande, la plus claire, la plus généreuse en paysage? Je préfère la moins cotée (ce n'est pas une question de prix, les deux sont au même). Mon ami dormira mal dans sa

belle chambre à cause d'une climatisation sophistiquée.

– Allons voir ensemble une exposition, par exemple.

– Ou déjeunons, plutôt.

– Aurons-nous de l'appétit?

– S'il faut se forcer, on se forcera.

– C'est une idée. Et, de toute façon, nous boirons.

– Nous verserons quelques gouttes de vin sur le sol, pour Ariane.

– Oui, ça, nous pourrions le faire.

– Nous ferons l'amour, aussi, si vous voulez, Victoire.

– Non, ça, ça ne pourra pas se faire.

Victoire n'oublia pas Ariane mais la mit de côté.

★

Quand un premier vrai rendez-vous sonna pour elle, enfin, un pas sur le marchepied de l'amour qui menait à un beau

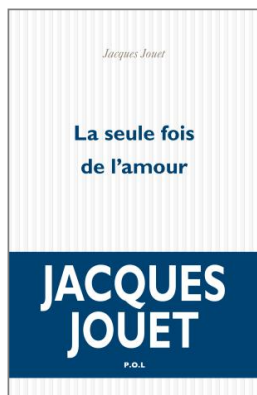
garçon, Victoire se dit qu'elle n'avait pas le droit de s'engager là-dedans à la légère. Elle ne monterait pas sans ticket, ni sans s'être essuyé les pieds. Elle contrôlerait aussi la netteté des pieds de l'autre.

Elle fit le point de ses connaissances en relisant ses notes érudites.

Or, ses questionnaires n'avaient jamais été très construits. Chaque situation était unique, les classements réducteurs. Elle n'avait jamais tenu que des fichiers fort incomplets des réponses ou des expériences. Ses graphiques étaient inachevés. Elle estima honnêtement que son enquête était dans une impasse. Elle n'irait pas au bout de la rédaction de son mémoire, qu'elle avait moins traité sur le plan des familles que sur celui de leurs seuls chefs. La typologie des figures concrètes masculines était son véritable sujet, qui lui filait entre les doigts. Elle n'apprendrait rien de solide en restant en deçà des faits, ou plu-

N° d'éditeur : 2251
N° d'édition : 238435
N° d'imprimeur : XXXX
Dépôt légal : janvier 2012

Imprimé en France



Jacques Jouet
La seule fois de l'amour

Cette édition électronique du livre
La seule fois de l'amour de JACQUES JOUET
a été réalisée le 22 décembre 2011 par les Éditions P.O.L.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
achevé d'imprimer en novembre 2011
par les ateliers de la Nouvelle Imprimerie
(ISBN : 9782818014745 - Numéro d'édition : 238435).
Code Sodis : N51491 - ISBN : 9782818014769
Numéro d'édition : 238437.